

*Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle.*

*Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement.*

L'homme qui s'apprêtait à descendre s'immobilisa lui aussi. Il ne fit pas mine de vouloir avancer mais ne semblait pas décidé à s'effacer devant la jeune femme dont les yeux bleus peinaient à se déprendre de ceux, d'un vert profond, de son vis-à-vis.

Le soleil d'été précipitait avec violence ses rayons sur les verrières de la gare de Lille, la chaleur dégoulinait le long des briques noircies par les fumées et la suie des locomotives, le brouhaha des voyageurs était empreint d'une tiède mollesse et les enfants, comme étouffés dans cette atmosphère pesante, n'osaient lâcher la main de leur mère. Il y avait peu d'hommes sur les quais. Ici et là, quelques agents de police nonchalants, incurieux, les mains plaquées dans leur large ceinturon de cuir astiqué déambulaient. Ils répondaient en souriant à celles qui les interpelaient pour un renseignement puis reprenaient leur mine faussement sévère et imperturbable dans l'ombre de la visière luisante de leur képi.

A espaces réguliers, tout un chacun se bouchait les oreilles lorsqu'un train entrait en gare dans le son strident des freins qui, à chaque fois, paraissaient ne pas devoir stopper le convoi à temps. Pourtant, le bruit cessait soudain lorsque les tampons de la machine heurtaient les butoirs de quai. Aussitôt, tout le monde suspendait sa respiration lorsque le conducteur lâchait le trop plein de vapeur qui étendait dans la gare un brouillard gris, chaud et malodorant. Une voix venu dont ne savait où criait alors « terminus », ce qui était bien inutile puisque les rails n'allaient pas plus loin.

La jeune femme finit par descendre de la première marche et, baissant la tête, invita, sans un geste, sans un mot, l'homme à quitter le wagon. Contre toute attente, le voyageur recula d'un pas et fit signe à la femme de remonter. « Je vous en prie » lui dit-il. Sa voix était grave mais douce néanmoins, une douceur qui ne cachait pas totalement son accent. La femme hésita un instant puis grimpa les trois marches

d'accès au wagon. D'un signe des yeux, elle remercia l'homme et s'en fut rapidement s'installer dans un compartiment.

Par la fenêtre, elle aperçut l'étranger se diriger vers une patrouille de police à laquelle confia quelques mots. L'un des agents opina du chef. Puis les trois se saluèrent et disparurent dans la foule. Elle attendit une dizaine de minutes avant que le train ne s'ébranlât pour rejoindre Arras.

Le roulis eut sur la jeune femme son effet soporifique à peine croisé les feux d'Ascq. Puis elle fut réveillée par le contrôleur. Sans ménagement, il lui demanda billet et carte de circulation. Il poinçonna le ticket et inscrivit sur un carnet les renseignements indiqués sur la carte. La jeune femme aurait bien demandé pourquoi il relevait ses informations, mais l'époque n'était pas à la curiosité. Alors, elle se tut et, le contrôle effectué, se rendormit jusqu'à sa gare de destination.

Elle dut faire deux kilomètres à pied pour retrouver le domicile de ses parents dans un coron que les hommes avaient déserté pour le fond de la mine.

La soupe de grenaille de patates mélangées au pain rassis et à quelques chicons rescapés de la cave ensablée donnait à la maison un parfum alléchant très vite démenti par le goût du repas. La jeune femme sortit de son sac une demi-livre de beurre rance et quelques morceaux de gras de lard. Cela ferait du bien dans la gamelle de ses mineurs de père et frères.

« Combien ? » demanda la mère en enlaçant sa fille pour une longue et chaleureuse étreinte. « Rien. Ce sont les copines. On s'arrange ».

La jeune femme partagea la maigre soupe avec sa maman, dormit quelques heures avant de repartir vers la gare tandis que les mineurs, aussi noirs que la nuit, finissaient à peine de remonter de la fosse.

Une fois de plus, la jeune femme se retrouva en compagnie de ses amies. Et comme à chaque fois, elle ressentait un malaise dont elle ne parvenait pas à distinguer l'origine. Elle sentait bien que certaines d'entre elles se méfiaient, se tassaient, détournaient leurs regards lorsqu'elle les rejoignait. Il n'y avait pourtant aucune animosité, mais simplement une retenue qui la mettait mal à l'aise.

Elle s'en était ouverte à Simone, son amie d'enfance qui l'avait introduite dans le cercle, mais celle-ci lui affirma qu'elle se trompait, que chaque femme du groupe avait sa vie et, qu'à l'époque actuelle, il était recommandé de respecter les silences des uns et des autres. Simone avait toujours été de bon conseil et Louise ne mettait jamais en doute ses propos. Pourtant, à chaque fois qu'elle franchissait le seuil de leur local, elle ressentait une légère nausée, un mal-être indescriptible.

Ce soir-là, lorsqu'elle rentra chez elle, elle aperçut, derrière la vitre opaque de sa loge, le visage de la concierge de l'immeuble : une mégère dont le deux-pièces mal éclairé lui servait à épier les locataires et prendre note de toutes les allées et venues de l'immeuble vétuste.

Arrivée à son étage, Louise vit un homme, de dos, qui arpentait le couloir. Montant la dernière marche avant d'atteindre le palier, elle toussota pour signaler sa présence. Aussitôt l'homme se retourna et darda ses yeux verts dans le regard bleu de la jeune femme.

Ils s'étaient reconnus.

Louise s'immobilisa, transie et muette. L'homme éclata d'un rire sonore : « vous ne me reconnaissez pas ? ».

Louise s'aperçut que le léger accent qu'elle avait entendu à la gare était un peu plus prononcé. Elle restait immobile sur la dernière marche du palier et ne pouvait détacher son regard de l'homme qui lui tendait maintenant la main.

« Venez. Rejoignez-moi. Faisons connaissance. J'ai vu dans vos yeux que vous n'étiez pas une femme comme les autres. ».

Louise franchit le pas et se saisit de la main tendu.

« Je ne suis pas votre ennemi, reprit l'homme, je suis un homme comme les autres, peut-être un petit trop allemand pour vos compatriotes...mais vous, vous êtes différente des autres femmes...vos yeux reflètent votre âme...difficile de ne pas y succomber ! ».

Au contact de l'homme, Louise se sentit emportée dans un tourbillon de bonheur...du moins c'était ainsi qu'elle aurait décrit à cet instant l'état de son cœur. Cette peau sur sa main était d'une douceur froide qui la faisait chavirer. Lorsqu'il la tira vers lui, elle accepta sans résistance telle un poisson résigné dans le filet du pêcheur.

La nuit fut effervescente, torride, tumultueuses. Une nuit d'amour pareille à une nuit de guerre. Des soldats fourbus et requinqués, des baïonnettes fichées en chair et en terre, des canons taiseux et hurlants, des chars allant et venant sur le corps des morts, des blessés, des vivants, au milieu des cris, des gémissements, des plaintes, des exaltations.

Louise, sous le poids de l'homme, réalisait son monde à l'aune du plaisir que lui procurait son amant. Seul le corps qui l'enlaçait comptait. Dans les yeux émeraude de son amant, elle vit défiler ses parents, ses frères et ses amies, oui, ses amies...aussi une ombre la couvrit soudain toute entière.

Louise n'avait jamais connu un tel bonheur. Elle était impatiente de revoir Simone pour partager avec elle ces moments nouveaux de sa vie. Elle avait hâte de rejoindre sa mère et lui distiller un peu de ce nouvel amour.

Elle attendait avec impatience la prochaine réunion avec ses amies pour leur faire part du ravissement dans lequel elle baignait.

Les amours de Louise résonnaient maintenant chaque jour dans la petite chambre mansardée des vieux quartiers lillois. Son amant ne cessait de l'y retrouver avec ses jolis yeux verts de serpent et son accent germanique. La jeune femme n'était plus dupe : elle couchait avec un allemand ! Mais qui était-il vraiment ? Soldat sans uniforme ? Il prétendait être un agent administratif déplacé à Lille. Pourquoi mentirait-il ? Puisque, oui, l'administration française était gérée par l'occupant ! Et qui était-elle, finalement, pour juger ?

Malgré tout, Louise suivit les conseils de Simone et garda secret cet amour qui la comblait de bonheur. Sa mère avait bien remarqué le changement d'humeur de sa fille, la joie qui émanait d'elle en permanence, le lard, les volailles et les conserves qu'elle apportait de plus en plus souvent. L'excuse du cercle des amies ne suffisait pas à rassurer la vieille femme, mais maintenant elle s'abstenait de toutes questions, non par profit, mais à cause de la peur sournoise que sa fille lui causait inconsciemment à chaque fois qu'elle posait sur la table les cadeaux inexplicables qui apparaissaient de manière pour le moins énigmatique en cette trouble période.

Les amours de Louise devinrent si puissantes qu'il lui était de plus en plus difficile de cacher leurs empreintes sur son visage, ses sourires, ses yeux étincelants. Simone la suppliait de rompre. Louise lui riait au nez ! Simone la suppliait d'espacer ses rendez-vous. Louise se pâmait déjà à la seule pensée de la prochaine visite de son amant ! Simone la suppliait d'éviter de sortir de chez elle. Louise lui éclaboussait le visage de l'incommensurable bonheur qu'elle désirait partager avec le monde entier !

Puis Simone se tut et sembla boudier Louise jusqu'à ce que celle-ci l'invitât chez elle par un d'après-midi froid et pluvieux.

Simone, lorsqu'elle pénétra dans le petit appartement surchauffé, crut avoir été piégée lorsqu'elle vit dans l'unique fauteuil du salon un homme grand, blond aux yeux verts. Il se leva aussitôt, salua une Simone pétrifiée qui se laissa embrasser la main. Depuis un angle de la pièce, Louise riait silencieusement de cette petite farce gentille qu'elle venait d'imposer à sa meilleure amie. Une fois les présentations faites et le café servi, l'allemand se présenta en quelques mots succincts : « Ugo, agent administratif, comptable plus précisément ». Simone n'était pas très à l'aise, assise sur une chaise, genoux serrés, la tasse de café instable dans ses doigts tremblants. « Je ne suis pas un soldat, poursuivit Ugo, je suis...comment dites-vous...un fonctionnaire. Je ne porte pas d'arme. Je ne fais pas la guerre. Moi, je gère au mieux les intérêts de mon pays. Chez moi également les familles souffrent...et la souffrance n'a pas de nationalité ».

Simone ne savait que répondre. Elle préféra se taire, un sourire contraint aux lèvres. Lorsqu'elle prit congé, Ugo lui mit un paquet dans les mains. Eu égard à Louise, elle ne put le refuser mais se jura bien de le jeter dans la première poubelle venue ; elle n'en croisa pas et se régala avec les siens du cadeau de « l'ennemi ».

Ainsi les semaines et les mois passaient. L'amour entre Louise et Ugo semblait prendre une ampleur phénoménale. La jeune femme ne vivait plus que pour cet homme qui comblait son cœur et ses sens.

Simone devint adepte des rendez-vous « café » chez son amie et en repartait toujours avec un paquet gourmand.

La mère de Louise continuait à ne lui poser aucune question, se méfiait toujours autant des prévenances des « amies » de sa fille, mais emplissait avec un plaisir évident la gamelle de son mari et de ses fils qui dégustaient secrètement un délicieux fricot dans les artères les plus sombres de la mine.

Ce soir-là, Simone avait accepté de partager un repas en compagnie de Louise et Ugo. Au moment de prendre congé des amants, l'homme la retint par le bras. « Une question ! » dit-il sévèrement. Simone comprit aussitôt que le jeu prenait fin. Les yeux d'Ugo la fixaient sans ciller tandis que sa main serrait l'avant-bras de la jeune femme.

« Toi et Louise m'avez menti ! ».

Louise ne comprenait pas l'attitude de l'homme. Il ne daignait pas la regarder tandis qu'elle posait une main sur son épaule.

Ugo reprit en fixant de ses yeux de serpent les deux femmes tour à tour : « vous m'avez menti parce que je suis un étranger, un allemand, un occupant, un nazi ? ».

Louise ne savait que dire ou faire. Jamais elle n'avait vu une aussi sourde colère empourprer le visage de son amant. La tension était à son comble dans le minuscule appartement de Louise.

Puis l'homme se tut et lâcha Simone. Il se retourna et fit quelques pas pour rejoindre l'unique chambre puis revint, une valise à la main.

« Tenez, dit-il à Simone, partagez cela avec vos amies qui ne connaissent rien de ce boche qui a tout sacrifié pour Louise ». Puis il se tourna vers sa maitresse et la prit dans ses bras. « Les oreilles de ma hiérarchie ont recueilli des informations sur notre liaison...mais on me refuse de dire de quelle bouche elles émanent. Demain je quitte Paris pour Berlin rejoindre la défense civile ».

Dans l'immense confusion qui régna en cette fin de guerre où l'on ne distinguait plus les loups des moutons, Louise et ses amies furent tondues à l'exception de Simone.

Ugo fut pendu dans une rue en ruine de Berlin parce qu'il avait refusé de rejoindre la volkssturm...il se fichait bien d'avoir la corde autour du cou et mourut avec dans son cœur et ses yeux le rire innocent de Louise.